

La nuit du 8 novembre 1921, au milieu des hurlements de la tempête, j'étais seul et je creusais, comme un dément, dans la tombe de Jan Martense. J'avais commencé à creuser dans l'après-midi, parce qu'un orage se préparait; et maintenant qu'il faisait nuit, et que l'orage grondait au-dessus des feuilles à l'épaisseur étrange, j'étais heureux.

Je crois que j'avais eu l'esprit passablement dérangé par ce qui était arrivé le 5 août : l'ombre monstrueuse dans la maison, la fatigue, la déception, et enfin, au mois d'octobre, ce que j'avais vu au hameau pendant l'orage. Après ce dernier événement, j'avais creusé une fosse pour un homme dont je ne comprenais pas la mort; je savais que les autres ne comprendraient pas non plus. Aussi leur laissai-je croire qu'Arthur Munroe avait tout simplement disparu. On chercha partout, mais en pure perte. Les montagnards, eux, auraient pu comprendre, mais je n'osai pas les effrayer encore. Je semblais moi-même étrangement insensible. Le choc que j'avais éprouvé dans la maison sur la colline avait ébranlé mon cerveau; j'étais obsédé par la recherche de ce monstre qui avait pris dans mon esprit des proportions gigantesques; recherche que le tragique destin d'Arthur Munroe me fit jurer de garder secrète.

Le décor de l'endroit où je creusais aurait suffi à ébranler les nerfs d'un homme ordinaire. Des arbres sinistres, de taille anormale et d'aspect grotesque, me contemplaient d'en haut comme les colonnes de quelque temple infernal, assourdissant le bruit du tonnerre et celui du vent, laissant passer quelques rares gouttes de pluie. Là-bas, au-delà des troncs meurtris, illuminés par de faibles éclairs, se dressaient les pierres humides et couvertes de lierre de la maison abandonnée; un peu plus près s'étendait le jardin hollandais, aux allées et aux massifs pollués par une végétation surabondante, blanche, fétide et corrompue, qui n'avait jamais reçu la pleine lumière du jour. Tout près se trouvait le cimetière familial où des arbres difformes étendaient leurs branches folles, pendant que leurs racines, soulevant hideusement les dalles, suçaient les sucs vénéneux

du sous-sol. De temps en temps, au-dessous du brun manteau de feuilles qui pourrissaient et suppuraient dans l'obscurité de cette forêt antédiluvienne, je pouvais déceler les contours sinistres de ces petits menticules qui semblaient caractéristiques de cette région meurtrie par la foudre.

C'est l'Histoire qui m'avait amené à cette tombe ancienne.

L'Histoire, en fait, était tout ce qui restait, maintenant que tout le reste avait sombré dans un satanisme dérisoire. Je croyais alors que cette peur qui rôdait n'était pas une chose matérielle, mais un fantôme aux crocs de loup qui chevauchait les éclairs à minuit. Je croyais, en raison des nombreuses traditions locales que j'avais recueillies au cours de mes recherches en compagnie d'Arthur Munroe, que ce fantôme était celui de Jan Martense, mort en 1762. C'est pourquoi, comme un dément, je creusais dans sa tombe.

La maison des Martense fut bâtie, en 1670, par Gerrit Martense, riche négociant de la Nouvelle-Amsterdam, qui haïssait le changement apporté par la souveraineté britannique. Il avait fait élever cette magnifique demeure dans une forêt isolée dont la solitude vierge et le décor étrange lui plaisaient. Sa seule déception était la fréquence des orages d'été. En choisissant cette colline pour y bâtir sa demeure, Mynheer Martense avait attribué ces phénomènes à une particularité de cette année-là, mais avec le temps il s'aperçut que l'endroit y était décidément sujet. À la fin, les orages lui donnant mal à la tête, il meubla une cave où il pût se retirer pour échapper à leur vacarme infernal.

On en sait moins encore sur les descendants de Gerrit Martense que sur lui-même, puisque tous furent élevés dans la haine de la civilisation britannique et rompirent avec les colons qui l'avaient acceptée. Ils menaient une vie extrêmement retirée, et les gens disaient que leur isolement leur avait fait l'esprit lourd et la parole difficile. Physiquement, ils présentaient une certaine particularité héréditaire : ils avaient les yeux vairons, l'un étant généralement bleu et l'autre brun. Leurs contacts sociaux se firent de plus en plus rares et, à la fin, ils prirent femmes dans les familles des serviteurs du domaine. Une grande partie de cette nombreuse famille dégénéra, s'en alla de l'autre côté de la vallée et se mêla à la population bâtarde qui devait produire cette race de pitoyables montagnards. Les autres s'accrochèrent obstinément à la demeure de leurs ancêtres, de plus en plus ancrés dans l'esprit de clan, de plus en plus taciturnes et de plus en plus sensibles aux orages.

La plupart de ces renseignements parvinrent au monde extérieur par l'entremise de Jan Marieuse le jeune, personnage aventureux qui s'engagea dans l'armée des colons quand la nouvelle de la Convention d'Alba parvint au Mont des Tempêtes. Ce fut le premier des descendants de Gerrit Martense à voir le monde. Lorsqu'il revint, en 1760, après six ans de campagnes, son père, ses oncles et ses frères lui vouèrent la même haine qu'à un étranger, en dépit des yeux qu'il avait vairons comme tous les Martense. Il ne se sentait plus la force de partager les préjugés de sa famille; les orages même de la montagne ne réussissaient plus à l'exciter comme autrefois. Au contraire, le pays le déprimait, et dans ses

lettres à un ami d'Albany, il s'ouvrait fréquemment de son projet de quitter le toit paternel.

Au printemps de 1763, cet ami d'Albany, John Clifford, s'inquiéta du silence de son correspondant, surtout étant donné les circonstances et l'atmosphère querelleuse qui régnait chez les Martense.

Décidé à rendre lui-même visite à Jan, il s'en alla à cheval dans la montagne. D'après son journal intime, il arriva au Mont des Tempêtes le 20 septembre et trouva la maison dans un grand état de délabrement. Les Martense, êtres taciturnes, aux yeux étranges, le rebutèrent par leur allure animale et négligée et lui dirent, de leur voix rauque, que Jan était mort. Ils précisèrent qu'il avait été tué par la foudre, l'automne précédent, et qu'il était enterré dans le jardin mal entretenu situé en contrebas. Ils lui montrèrent la tombe, nue, sans fleurs ni inscription. Les Martense déplurent à Clifford et leur comportement éveilla ses soupçons : une semaine plus tard, il revint avec une bêche et une pioche pour fouiller le cimetière. Il découvrit ce à quoi il s'attendait : un crâne horriblement écrasé, comme s'il avait reçu un coup violent. Dès son retour à Albany, Jonathan Clifford accusa ouvertement les Martense de l'assassinat de leur parent.

On manquait de preuves légales, mais l'histoire se répandit rapidement dans la campagne, et depuis ce temps les Martense furent tenus à l'écart. Personne ne voulait avoir affaire à eux et leur lointaine demeure, considérée comme maudite, était fuie de tout le monde. Ils réussirent cependant à ne dépendre de personne et à vivre des produits de leur domaine; parfois des lumières venues de la lointaine colline attestaient qu'ils étaient toujours là. On les vit jusque vers 1810, mais les derniers temps, elles se laissaient de plus en plus rares.

Pendant ce temps, il se formait à propos de la maison et de la montagne un ensemble de légendes diaboliques. On n'en évita que plus assidument la maison, et la tradition s'accrut de tous les mythes imaginables. Personne n'alla au Mont des Tempêtes jusqu'en 1816, date à laquelle les montagnards finirent par remarquer qu'il n'y avait plus jamais de lumières. On y fit alors une expédition en groupe et l'on trouva la maison abandonnée et en ruine.

Comme on ne découvrit pas le moindre squelette, on en déduisit que les Martense étaient partis avant de mourir. Ce départ semblait déjà ancien et des hangars improvisés montraient que la famille avait dû être très nombreuse les derniers temps. Son niveau de vie était tombé très bas, comme le prouvaient le mobilier délabré et l'argenterie dépareillée, qui devaient être inutilisés déjà longtemps avant le départ des propriétaires. Malgré ce départ on continua à avoir peur de la maison hantée. Cette peur s'intensifia lorsque des histoires de plus en plus étranges naquirent parmi les montagnards dégénérés. Abandonnée, redoutée et associée à jamais au fantôme de Jan Martense, telle elle était encore, cette nuit où je creusais dans sa tombe.

J'ai dit que je creusais comme un dément, et c'est vrai. J'avais eu tôt fait de déterrer le cercueil de Jan Martense - il ne contenait plus que de la poussière

et du salpêtre - mais, dans mon désir forcené d'exhumer son fantôme, je fouillais maladroitement et sans méthode au-dessous de l'endroit où il avait reposé. Dieu seul sait ce que je m'attendais à trouver. J'avais seulement l'impression que je creusais dans la tombe d'un homme dont le fantôme rôdait la nuit.

Je ne puis dire à quelle profondeur monstrueuse j'atteignis avec ma bêche; bientôt mes pieds traversèrent le sol et je tombai dans un trou. Etant donné les circonstances, c'était un événement prodigieux : l'existence d'un souterrain confirmait mes théories les plus folles. Ma lanterne s'était éteinte dans ma chute, mais je tirai ma lampe de poche et examinai le tunnel qui s'étendait à l'infini dans deux directions opposées. Il était largement assez vaste pour qu'un homme s'y glissât; bien que nul être sain d'esprit ne s'y fût risqué en un pareil moment, j'oubliai le danger, la raison, et le souci de la propreté, dans mon idée fixe de faire sortir le démon de sa cachette. Je pris la direction de la maison et me glissai avec témérité dans l'étroit boyau; j'avançais rapidement en rampant, tâtonnant comme un aveugle et ne me servant que rarement de ma lampe.

Quelle langue pourrait décrire ce spectacle ? Un homme, perdu dans les entrailles de la terre, avançait en se tordant, respirant avec peine, grattant le sol comme un fou, dans les détours ensevelis de cette obscurité sans âge. Le temps était aboli, je ne me souciais plus du danger, j'avais même oublié le dessein que je poursuivais. Certes il y a là quelque chose d'ignoble, mais c'est pourtant ainsi que la chose se passa. À la fin, le souvenir même de la vie s'effaça et je ne fis plus qu'un avec les taupes et les larves des profondeurs. Ce ne fut vraiment que par accident que j'appuyai sur le bouton de ma lampe électrique, de sorte qu'elle se mit à briller mystérieusement dans le boyau de terre desséchée qui continuait à se tordre et s'allonger devant moi.

J'avançais sans doute depuis un certain temps, et ma pile était presque à bout de course, lorsque, le couloir remontant brusquement, je dus changer ma manière d'avancer. Je levai les yeux, nullement préparé à voir briller au loin deux reflets démoniaques de ma lampe expirante, deux reflets d'une luminosité funeste sur laquelle le doute n'était pas permis, éveillant en moi des souvenirs vagues et affolants. Je m'arrêtai automatiquement, mais n'eus pas l'intelligence de retourner sur mes pas. Les yeux approchaient, et pourtant, de la créature à laquelle ils appartenaient, je ne distinguais qu'une griffe; mais quelle griffe ! Puis, très loin au-dessus de ma tête, j'entendis un craquement que je reconnus : c'était le tonnerre de la montagne, saisi d'une fureur hystérique. Je remontais déjà depuis quelque temps, et la surface maintenant n'était plus très loin. Au bruit assourdi du tonnerre, les yeux continuaient de me fixer avec une méchanceté froide.

Dieu merci, j'ignorais alors ce que c'était, sinon je serais mort. Mais je fus sauvé par le tonnerre qui avait appelé cette chose, car, après une attente atroce, éclata du ciel invisible un de ces coups de foudre dirigés contre la montagne et dont j'avais remarqué çà et là les répercussions, sous forme d'entailles dans la terre meurtrie, et de météorites de tailles diverses. Avec une rage cyclopéenne, la foudre déchira le sol au-dessus de ce puits damné, m'aveuglant et

m'assourdissant, sans cependant me faire perdre complètement connaissance.

Dans le chaos de terre glissante et mouvante, je griffai et me débattis, jusqu'au moment où la pluie, tombant sur mon visage, me ranima; je m'aperçus alors que j'étais revenu à la surface dans un endroit qui m'était familier, une pente abrupte et sans arbre de la montagne. D'autres éclairs illuminèrent le sol défoncé et les restes du bizarre petit tertre qui s'étendait depuis le sommet boisé, mais il n'y avait rien dans ce chaos qui me révélât l'endroit d'où j'étais sorti du souterrain mortel. Mon cerveau également était un chaos, mais en apercevant au loin une lueur rouge, je compris par quelle horreur je venais de passer.

